

## Chapitre 1. Desquamation

Maxime Dubreuil dévale le long escalier du Palais, la robe d'avocat hâtivement pliée sur l'avant-bras gauche. Un vent décoiffant disperse des feuilles arrachées aux arbres, des bouts de papier, des emballages usagés, et même des pages de journaux agitées comme des oiseaux fous. Il serre de plus près son habit noir. La journée a été rude aux Assises, et les échanges peu amènes. L'avocat général ne lui a pas laissé la moindre chance. Mohammed Kiddour en a pris pour trois ans ferme. Et au placard le jeune âge du prévenu, les affres de l'immigration, l'environnement peu gratifiant, le vide affectif, la misère... Maxime accélère le pas, pressé d'en découdre avec les salves mugissantes qui lui lacèrent la gabardine et lui plaquent le bas de pantalon contre la peau. D'habitude – il pourrait dire : autrefois –, il quittait le Palais en coiffure de coq, pharaon fanfaronnant, fier comme un vieux lama pétaradant de ses bons mots ! Il se comportait alors comme le ferait un énarque : regards à gauche, à droite, arrêts sur image, sourire assassin au coin des lèvres. Il aimait entendre chuchoter : « *C'est Dubreuil, tu connais ? Un tueur, je te le dis...* » La vanité qui lui dressait le cou lui permettait aussi d'habiller son immense solitude. Contrairement à l'adage, il lui semblait que l'habit bien taillé fait souvent un excellent moine. Un bon mot décoché au prétoire, « *l'élégance et l'innocence se cousent d'un même fil* », lui a permis un jour de faire acquitter une crapule sapée comme un designer. Le juge Lambert avait esquissé une sorte de grimace avenante – un exercice qui chez lui relevait de l'exception – et ramené la sanction à son niveau plancher. C'est ainsi. Le paradoxe bien allumé a toujours déstabilisé les décideurs. En parfait manipulateur, Dubreuil gardait toujours au fond des poches quelques pétards qui, lancés au bon moment, sortaient le jury d'une torpeur mortifère.

Mais ce mercredi, l'avocat n'a lancé que des pétards mouillés. Tel est déconfit qui voulait déconfire, pense-t-il. Tout au fond de lui, Dubreuil n'y croit plus. Il en est même à se demander ce qui pourrait exciter sa curiosité. Une nouvelle fois, il ramène contre lui sa robe pliée et, en dessous, la serviette noire aux coins usés, débordant de minutes et de documents administratifs, puis traverse au ralenti la place Poelart vers la rambarde ajourée, retenu ici et là par une rafale plus incisive.

Bruxelles à ses pieds. Il porte la main droite en visière. Par-delà l'*Athénée Robert Catteau*, son regard déroule le serpent in familier des maisons et des rues. À sa gauche, l'ascenseur qui assure la jonction de la ville haute à la ville basse. Il se tourne distraitement vers le monument aux morts, fleuri pour les célébrations de la Toussaint. Mais le sacrifice ultime s'associe aujourd'hui à un drôle de spectacle : un clown maquillé, gants blancs et vêtements bouffants, moud des rengaines d'accordéon. Il faut le voir lutter contre les assauts du vent, ployer et ployer encore mais se redresser toujours et jouer ses airs passés de mode. Personne ne l'écoute, ou plutôt il n'y a personne pour l'écouter. Maxime a toujours été sensible à la perte de soi, bien plus qu'à la perte d'argent. Sans doute parce qu'il s'est familiarisé aux souffrances de la première.

En vérité, à part le pathétique musicien et de rares voitures qui font le tour de la place, il n'y a rien ni personne en vue. L'avocat est friand de ces moments rares où la cité lui appartient. Il jette un coup d'œil à l'église des Minimes et à la rue Ernest Allard où les antiquaires cultivent un autre temps.

Malgré lui, il revoit monter, cartable sur le dos, un drôle de gamin qui ne parle à personne, qui avance comme à flanc de montagne, d'un lourd pas de mule, assurant chacun de ses gestes et relevant périodiquement les lanières de son fardeau. Les yeux mi-clos, l'avocat le suit dans de profonds couloirs, à la queue du rang qui

serpente le long des classes, là où on peut profiter du nombre impair et marcher seul. Les autres enfants (ou les enfants des autres, c'est selon) se donnent la main. Mais lui, le solitaire, se complaît dans l'unique, l'oublié, le proscrit...

Est-ce un effet du vent ? Un mauvais coup de la solitude ? Se peut-il que le temps vienne de lui jeter un sort ? Que ce gamin ramené d'un fond d'enfance, ce soit encore lui, bien lui, le même qui jouait dans la cour, en contrebas ? Il mesure l'attraction du vide, le précipice qui s'ouvre au premier regard, le tintamarre des gosses qui crient et se poussent à l'envi. Tiens ! C'est l'heure de la récréation. La sonnerie stridente retentit. Les enfants se mettent à courir dans tous les sens. Pas lui. Maxime a envie de lui dire : « *Va ! Passe ton chemin ! Joue avec les autres ! Pousse-les ! Pose ton cartable dans un coin et fonce !* » Mais l'écolier qui monte si durement la rue ne joue pas. Il observe les jeux des autres, il est appuyé contre le mur et attend. De grandir, de choisir seul ses pantalons, de vieillir... Il lui semble que tout ira mieux plus tard. Il attend aussi qu'un aîné lui pose la main sur la tête, qu'il lui dise : « *Ça va aller, petit ! va jouer avec eux ! ne t'en fais pas, ils n'ont tué personne !* » Alors, il sort de son cartable un petit paquet de tartines barbouillées au sirop de Liège. Il écarte les pattes argentées, on le pousse, les tartines sont à terre, on va marcher dessus, c'est inévitable...

Maître Dubreuil se secoue. Il a de ces visions, parfois ! Mais il en tremble un peu. Il se dit que c'est le froid, l'immobilité. Personne dans la cour de l'athénée. Les classes sont désertes, les bancs rangés. Des coussins de feuilles mortes encombrant l'accès au préau. Il lève les yeux au ciel et demeure confondu par la violence d'en haut. Des fusains malades ont noué des étoupes de nuit en plein jour. Un mécanisme crépusculaire s'est installé au cœur de midi !

Mais où sont les hommes ? Il faut témoigner, dire qu'on est peut-être abusé par le fracas du temps ! Et les cars qui dégorge leur trop-plein de touristes, où sont-ils ?

Maxime est seul, appuyé contre le parapet, mobilisé par le silence de sa vie. Il cligne des yeux. À quelques mètres, l'entrée de l'école. Les jeunes dandys qui sortent, il les reconnaît : blaser ouvert à la caresse du soleil, pattes d'éléphant, foulard au vent, déjà internistes, urgentistes, capitaines au long cours, bâtonniers, avocats, avocats encore, professeurs de grec, de latin, président d'une multinationale de papiers peints, ambassadeur à Tokyo, directeur d'école, tribun politique... et lui, comme il a poussé dans ce jardin comique ! Toujours aussi pâle, mais d'allure affectée, comme les autres. Avec un souci d'appartenance, il serait vain de le nier. Juriste d'entreprise ? Non. Avocat, lui aussi... Le monde comme l'ouverture d'une audience...

Les voitures ralentissent et, au sortir de l'école, les gamins s'engouffrent dans la Mercedes de Maître... (maître de quoi ?), la Renault de la femme du bâtonnier, la Citroën d'un animal politique, sorte de Caton de triste prétoire... Ils ont tous un rouleau dans la main, d'aucuns portent un paquet de volumes retenus par une ficelle dorée... Ah oui ! encore lui, le jeune homme qui longe l'église des Minimes, l'avocat d'Assises, comme il ressemble à ses camarades, petit Meaulnes soufflé comme eux d'une arrogance première, et comme il est différent, comme il semble redouter de rentrer chez lui, comme il est seul au milieu de tous !

Maxime Dubreuil s'ébroue. Il veut se frotter les yeux pour chasser ses icônes. Geste malencontreux : quelques feuilles s'échappent de la serviette. Le calepin lui-même menace de choir dans les profondeurs. Un geste brusque et le voilà de nouveau arrimé. Trop tard ! Une nuée de paperasses tourbillonne au-dessus de la cour d'école, caracole dans le plus grand désordre ! On les croirait souillées d'une liberté nouvelle ; elles descendent, lèchent doucement les hautes fenêtres des classes, flânent un moment dans les rameaux squelettiques des marronniers et touchent comme de maigres chaussons de

ballerine les pierres grises de la cour. Immobiles et puis à nouveau requises, Dieu sait pourquoi, par une sorte de convulsion frénétique, elles en sont revenues à leur saison première, celle des arbres, des métamorphoses et des abandons.

Penché davantage sur la balustrade, il observe le vol de ses notes avec passion, en suit le trajet d'un cœur battant, s'anime comme un enfant de leur mariage avec les larges paumes de lierre rouge. Il imagine le croisement du passé et du présent, la combinaison grasse des archives et le nécessaire délitement de son existence.

Il est temps de regagner la Peugeot garée à l'angle du Palais. Mais il s'attarde au spectacle prodigieux de la déliquescence. Loin de déplorer la perte irrémédiable des pièces de ses dossiers, il imagine ce que les enfants feront de son rigoureux argumentaire, avec quelle désinvolture ils déchireront les précieuses minutes, avec quel empressement ils assigneront aux feuilles un usage ludique !

En un mot comme en cent, il s'en fout. À ceux qui s'étonneront de sa légèreté, il dira son ennui, avec au fond de lui-même la paresse des copies blanches qui tourbillonnent dans le faux ciel de la cour de récréation. En évoquant l'ironie de Stendhal, Philippe Sollers s'était lui-même amusé de trouver en bas de page une étrange didascalie : SFCDT (Se Foutre Carrément De Tout). Il ouvrirait bien les bras pour étreindre Sollers, Stendhal, tous ces compagnons d'écriture plus que jamais disparus ! Il y reviendra dans l'un ou l'autre cauchemar...

Claquement d'une canne sur la pierre. À quelques mètres, une femme à la démarche hésitante se retrouve à terre, poussée par le vent. Il la relève. Non, elle n'est pas blessée ; oui, elle le remercie. Elle lui fait aussi remarquer que de nouveaux folios s'échappent de son calepin. Il lui répond par un sourire. À quelques mètres, le clown en gants blancs continue de jouer pour personne. Maître Dubreuil s'extrait un euro et le glisse dans le bol. Un hochement de tête et l'autre poursuit son voyage musical.

L'avocat retourne se pencher à la rambarde, cherchant la trace des minutes qui parsèment à présent la cour, balayées d'un mur de béton à l'autre. Il se tourne vers l'église des Minimes, avec l'espoir que de nouveaux gamins, d'improbables ludions, jailliront du passé.

Mais le charme est rompu. On croit parfois que les spectres profitent des instants d'absence pour visiter les vivants, mais en réalité vieux et jeunes enfants ne communiquent guère. L'école, usée malgré la fixité des murs, garde porte close comme à l'époque des grandes vacances, les antiquaires du quartier sont murés dans des solitudes d'époque, le clocher des Minimes ne carillonne plus. Sans doute qu'il n'y a plus personne à l'intérieur. Entre l'accordéoniste et l'avocat, une étrange scène vient de se jouer. Qui donc oubliera l'autre en premier ?

Tout à sa récolte des remugles et fragrances de sa jeunesse, Maxime n'a pas vu le temps passer. Les voitures ont cessé de rouler autour de la place. Un coup de vent, le voilà qui sursaute : une enseigne vient se fracasser contre un réverbère et, tordue, poursuit son chemin comme à cloche-pied ! Les roses du monument aux morts s'invitent dans le tourbillon général. Un cyclone, pense-t-il, corrigé aussitôt : pareils déluges ne sont pas d'ici ; on doit les chercher en Asie Mineure ou en Amérique latine. Du coup, l'avocat pense avec plus de légèreté aux amoureux de Chagall qui volent dans le ciel, aux musiciens qui décollent...

Le ciel a tué ses étoiles et sorti ses crayons les plus noirs. Il saisit la serviette et rebrousse chemin, va s'engager dans la bretelle aux parkings lorsqu'il lui prend l'idée d'en vérifier le contenu. Plus rien, sinon deux feuilles inopportunes qui ont investi la pochette. Il a tout lâché quand il a relevé la vieille dame. Et sa tenue d'avocat est dans un état ! Chiffonnée, sale, bien dans l'air de ce fichu temps qui fait battre de larges gouttes plates sur le tambour du sol. Dubreuil court à sa voiture et s'y engouffre. La pluie continue de cogner le pavé, la carrosserie, le monde des clowns et des avocats.

Il doit s'y prendre à deux reprises pour mettre le contact et lancer le moteur, irrité de s'être laissé promener par le mauvais temps, les musiciens enfarinés et d'hypothétiques sorties d'écoles. Sur le pare-brise, les gueules de la tempête lui hurlent leur colère et leur haine.